

MOUVEMENT (2010 -> 2011)

COMPTE RENDU

L'esprit d'Eloy

Une performance de Jean-Claude Eloy au Frac Lorraine

date de publication : 14/02/2011 // 7567 signes

Rares sont les performances live du compositeur Jean-Claude Eloy. La chose est d'autant plus fâcheuse que sa musique, croisement de sonorités concrètes et électroniques, d'influences occidentales et orientales, prend toute sa dimension sur scène. Immanquable apparaît ainsi le concert co-organisé par l'association Fragment et le FRAC Lorraine, qui a lieu à Metz samedi 19 février.

Les musiques acousmatiques et électroacoustiques invite souvent le public à s'allonger et/ou à se plonger dans le noir durant les concerts pour appréhender avec le plus d'acuité possible la richesse des motifs sonores. Cette approche, initiée par les grands compositeurs du GRM (comme Pierre Schaeffer, Bernard Parmeggiani ou Luc Ferrari), se traduit même chez des compositeurs d'obédience post-industrielle, comme Francisco Lopez, qui demande aux spectateurs de se bander les yeux pendant ses performances dans l'obscurité. Parlant de ses œuvres, Karl-Heinz Stockhausen précisait d'ailleurs lui-même qu'« Il faut fermer les yeux et écouter. A mon avis, il n'est plus nécessaire de voir quelque chose...Le mieux serait de fermer les yeux, et de se mettre dans une position assise complètement détendue...».

Avec Jean-Claude Eloy, une dimension supplémentaire vient se rajouter dans cette expérience de l'écoute live : celui d'un rapport intensifié à la durée et, par voie de conséquence, à la temporalité. Gaku-No-Michi, la pièce qui va être diffusée par le compositeur lui-même (assisté d'Eric Cordier, activiste électroacoustique connu pour ses multiples collaborations et

projets, notamment son implication dans le label Prele Records), samedi 19 février au FRAC Lorraine, dure en effet quatre heures – avec une introduction préalable de trente minutes ! Une implication dans le temps favorisant l'immersion totale dans une matière sonore ébouriffante, comme en témoigne la récente parution (1) – pour la première fois dans sa version intégrale – de cette création réalisée en 1977/78 au NHK Electronic Music Studios de Tokyo.

La synthèse fait loi

La musique de Jean-Claude Eloy est une véritable musique de synthèse. Synthèse entre les sonorités concrètes et abstraites, mais aussi synthèse entre les musiques occidentales et orientales. C'est cependant la musique contemporaine qui a guidé ses premières intuitions musicales. Elève en composition de Darius Milhaud, il a par la suite fréquenté les cours d'été de Darmstadt, recevant l'enseignement de Henri Pousseur, Olivier Messiaen, Pierre Boulez et Karl-Heinz Stockhausen. Il suivra par ailleurs les cours de composition de Pierre Boulez à l'Académie de Bâle entre 1961 et 1963 – Boulez étant ultérieurement amené à diriger quelques-unes des pièces pour orchestre de son ancien élève –, et viendra dans les années 1970 travailler aux fameux studios électroniques de la WDR à Cologne, sur l'invitation de Stockhausen. Là il concevra notamment son album Shânti, signifiant ainsi une interaction croissante entre musique acoustique et musique électronique. Jean-Claude Eloy sera ainsi l'un des premiers en 1979 à repousser les limites de la composition pour (et par) ordinateur, avec son Etude IV : Points-lignes-paysages, pièce pour ordinateur UPIC avec interface graphique.

Il tissera des liens, de plus en plus étroits, avec les musiques orientales, surtout à partir de sa pièce Kâmakalâ – pièce pour trois ensembles d'orchestre, cinq groupes de chœur et trois chefs, datant de 1971. Dès 1972/73, Shânti (2) emboîte le pas en traduisant de manière beaucoup plus électroacoustique le souhait de Jean-Claude Eloy de réfléchir aux concepts humanistes. On peut entendre ainsi dans le disque une interview d'une jeune femme interrogeant cette notion de « shânti » (« paix » en hindi) dans la réalité indienne, tandis que la musique procède au télescopage sonore de citations

parlées du poète et père du yoga intégral Shrî Aurobindo, de poèmes de Mao en langue chinoise et de sonorités électroniques et concrètes faites principalement de boucles répétitives à transformation lente et progressive. Après Gaku-No-Michi, publié en 1977/1978, Jean-Claude Eloy poursuivra sa quête vers des pièces plus transdisciplinaires, où chanteurs et instrumentistes seront directement associés aux compositions, qu'il s'agisse de moines chanteurs bouddhistes et d'instrumentistes de l'orchestre de Gagaku (musique de cour traditionnelle japonaise) dans Anâhabata (Vibration Primordiale, 1984-86), ou de chanteuses de shômyô (chants et récitations liturgiques bouddhiques japonaises) dans Erkos (Chant Louange, 1990-91).

La fresque Gaku-No-Michi

En somme, Jean-Claude Eloy développe une musique aux contours fortement introspectifs, méditatifs parfois, mais Gaku-No-Michi, qui se trouve au cœur de la performance messine, est loin d'être une musique passive, ni surtout une musique zen, au sens littéral du terme. Quatre d'heures durant, Jean-Claude Eloy y assoit la dimension autant physique que poétique de sa musique. Dans cette véritable fresque sonore, sorte d'ode subconsciente à Tokyo, le temps semble se jouer de sa propre existence et se délite dans des textures noueuses, intriquées, électroniques le plus souvent, mais dans lesquelles pointent (dans de grands mouvements aux intonations étrangement ralenties, comme de la lave encore vibrante se solidifiant peu à peu), des présences humaines, éparses, fugitives ou mutantes. L'humain occupe une place importante dans la musique de Jean-Claude Eloy mais s'incarne parfois de façon très métaphysique. Cette musique apparaît ainsi comme une allégorie du temps, de la réalité du quotidien, qui se brise dans des structures en trompe-l'œil, des montées et des descentes en spirale, entre ombre(s) et lumière(s). A l'aune de ces déformations/manipulations/transfigurations d'une réalité sonore, Jean-Claude Eloy pourrait presque faire figure de grand frère des créateurs actuels les plus pertinents des musiques ambient, qu'il s'agisse de Philip Jeck, Biosphere ou Thomas Köner.

Sous sa forme discographique, Gaku-No-Michi suit une progression très logique. « Pachinko », le premier disque

(dont le titre nom des célèbres salles de jeux japonaises), se veut une introduction mécanique et plutôt rigide au contexte territorial « traversé ». « Fushiki-e » met l'auditeur sur la voie suggestive de la contemplation, à travers une succession de tableaux soniques contrastés, sans cesse ondoyants. « Banbutsu no Ryûdô », la troisième partie, déroule son fil d'Ariane dans des décors sonores en gestation, à la manière d'un travelling cinématographique parcourant un quotidien dont on ne sait plus s'il est réel ou imaginaire. Enfin, « Kaiso » se veut un épilogue plus grave et solennel, inspiré directement par la cérémonie de commémoration annuelle d'Hiroshima. La symbolique de paix trouve ici une résonance universelle dans l'itération d'un drone évoquant le « aum », le son originel à partir duquel, selon de nombreuses religions orientales, l'univers se serait structuré.

Hors du temps, hors des territoires stylistiques définis, l'œuvre de Jean-Claude Eloy ne saurait se départir de l'instantanéité de l'expérience d'écoute qui l'accompagne – et la conditionne. On l'a compris : le rendez-vous donné par le FRAC Lorraine et l'association Fragment est de ceux que les mélomanes aventureux ne doivent surtout pas manquer.

1. Sous forme de quatre cds, propre structure de Jean-Claude Eloy, Hors-Territoires (distribution Metamkine)
- (2) Une nouvelle édition, en double cd, de cette pièce est également disponible sur Hors-Territoires.

En concert au Frac Lorraine, à Metz le samedi 19 février à 18h30 (réservation conseillée).

Photos : © Rieko Mae.

Laurent Catala